

« Ne nous laisse pas entrer en tentation ! »

Lectures : Ex 17,1-7, Matt 6,7-14 et Matt 26,36-46
(+ Mc 1,12 lors de la confession du péché)

- C'est quoi qui vous *tente*, dans la vie de tous les jours ?
Ou, pour dire les choses autrement : à quelle *tentation* vous demandez à Dieu, chaque fois que vous dites le Notre Père, de ne pas vous « soumettre », selon la traduction encore actuelle ?
Oui, quelle est ou quelles sont les tentations du monde ?

La connaissance du bien et du mal, pour Adam et Eve ? un règlement de compte avec le ciel, pour les hébreux assoiffés ? une vie qu'il maîtriserait totalement pour Jésus, au désert ? et, pour lui encore, à l'autre bout de son ministère, alors qu'il sent que son rendez-vous avec la mort est proche, n'est-ce pas la tentation de tout remettre en question ? de douter du bienfondé de son ministère ? Et de douter de Dieu ?

Alors, on le comprend vite : quand on réfléchit à cette sixième demande du Notre Père, au sens profond qu'elle a, on se rend compte qu'il n'est, au fond, ni question de notre gourmandise devant un éclair au chocolat, ni même de l'attrait que l'on pourrait avoir pour un autre, une autre... Non ! C'est plus profond. Preuve en est la suite de la demande, dans Matthieu : « ... mais délivre-nous du Mal ! »

Alors, c'est quoi la tentation ? C'est quoi le Mal ?
Je nous pose la question aujourd'hui parce que, dans un mois, le jour de Pâques, sur l'impulsion des catholiques et avec eux, en Suisse romande, les Eglises réformées francophones vont dorénavant préférer au « ne nous soumet pas à la tentation » un « ne nous laisse pas entrer en tentation ».

« Ne nous soumet pas à la tentation »...
« Ne nous laisse pas entrer en tentation »...

- Blanc-bonnet, bonnet-blanc ?
- Pas vraiment, vous le sentez...

Et l'on comprend, dans un premier temps, le bienfondé de ce changement : étions-nous à l'aise avec le « ne nous

soumets pas » ? Qu'était-ce à dire ? à dire notamment de Dieu ? Est-ce que Dieu, *le bon Dieu*, peut soumettre les hommes, ses aimés, à une quelconque tentation ? Qui est-il ? Qui serait-il ?

Nul doute que ces questions, vous vous les êtes posé, en disant ce fameux Notre Père. Du coup, c'est peut-être avec soulagement que vous accueillez cette nouvelle traduction liturgique. Dans le « ne nous laisse pas entrer », il y a comme l'image d'un Dieu qui ne tente pas lui-même mais qui se tient sur le seuil et qui, c'est la demande, nous retiendrait de passer la porte, d'entrer.

Cette nouvelle traduction va dans le sens d'au moins un autre texte du Nouveau Testament, la lettre de Jacques : Dieu n'est pas un Dieu lunatique qui, selon ses humeurs, sauverait ou tenterait l'homme...

Reste qu'à lire le texte grec... et d'autres passages bibliques, les choses ne se résolvent pas si simplement. Et l'on sait que la bible n'est pas toujours univoque : où il s'agit parfois, pour mieux en comprendre l'esprit, de se perdre un peu dans ses différences.

Voyons donc aujourd'hui : le verbe que l'on traduisait par « soumettre » et, dorénavant, par « laisser entrer » signifie, qu'on le veuille ou non, « porter dans », « faire entrer », « conduire ». Conduire quelqu'un quelque part. Littéralement donc : « ne nous conduis pas en tentation ! »

- Ça dérange, non ?

Et puis il y a ces autres textes : c'est *l'esprit qui conduit* Jésus au désert pour y être tenté. Et n'était-ce pas Dieu *qui avait mené les hébreux* hors d'Égypte ? En tout cas, ceux-là le lui reprochent... Et puis, autre image mais qui interroge aussi sur le rôle de Dieu dans ces temps de tentation, celle du serpent de la Genèse : n'était-il pas dans le jardin, avant la chute, partie prenante de la création ?

Dieu, Satan, le Mal... quels liens ? quels rôles réciproques ? quel jeu ?

Oh ! je sais : le simple fait de poser la question est dérangeant et c'est bien pour cela que depuis la traduction œcuménique du Notre Père adoptée par les Églises à la fin des années soixante, certains peinaient à accepter le verbe « soumettre » et donc à admettre que

Dieu puisse y jouer un rôle actif... La nouvelle traduction cherche donc clairement à répondre à ce scandale. Mais le texte résiste, vous le sentez. Le texte du Notre Père mais aussi d'autres passages dans la bible !

Alors ?

Quand on est devant un tel dilemme, le meilleur réflexe, à mon avis, c'est de regarder du côté de Jésus. De Jésus et de ses disciples, en l'occurrence. Et l'épisode à Gethsémani nous éclaire : deux attitudes différentes devant les événements qui se trament et qui, dans le fond, pourraient remettre en cause, pour ceux qui y assistent, et le ministère de Jésus qui se solderait alors par un échec et l'action de Dieu dans le monde. Oui, si Jésus meurt, qu'est-ce à dire de tout ce qu'il a fait ? de son statut de sauveur ou de messie... de fils de Dieu ? finalement de la présence de Dieu au milieu de son peuple ? Et, plus individuellement, qu'est-ce à dire de sa présence à côté de Jésus, dans les circonstances de sa vie. Dieu est-il avec lui, ou non ? Dieu est-il là, ou non ?

Remarquez, d'ailleurs, que ce fut aussi la question des hébreux assoiffés, dans leur désert. « On est rendu ici, au milieu de ces cailloux inhospitaliers : est-ce que Dieu y est... ou non? »

Pour les hébreux donc et pour Jésus, des circonstances très semblables et la même question.

... Où nous revient peut-être alors le souvenir d'un tel moment dans notre existence : le sentiment d'être rendu –d'y avoir été conduit ? - à une sorte de carrefour asséchant. Temps de crise où la vie est si dure, si remise en cause, que l'on ne sait plus... que l'on ne sait plus « à quel saint se vouer », comme l'on dit prosaïquement. En fait, on ne sait plus si Dieu est avec ou contre nous ? ou même si Dieu est encore là ? Si dans le fond il existe... Notre foi, comme celle du Christ et celle des disciples, est, pour le moins ébranlée. Sur quoi ou sur qui je compte, dorénavant ? Tentation d'abandonner...

Et si la puissance du mal, c'était, non pas de faire naître le doute, mais de nous convaincre du pas suivant, justement d'abandonner la foi. De mettre en mots le dilemme qui est le nôtre, faisant valoir les arguments pour l'abandon, les avantages du reniement.

En fait, à bien y réfléchir, le doute est inhérent à la foi puisque la foi est un pari, un pari sur l'avenir, un choix. On pourrait dire que le doute est simplement l'autre côté de la pièce ; que dès le moment où l'on postule que Dieu existe, on doit admettre qu'il pourrait ne pas exister. Le

doute fait partie de la foi et n'est pas, en soi, œuvre du mal.

Mais il est des moments dans nos vies, ces carrefours dont je parlais tout à l'heure, où, pris dans la tourmente, une voix nous distille un argumentaire séduisant, plus séduisant que d'habitude. Et si convaincant ! Un discours qui veut nous montrer l'absurdité de la foi et le « bonheur » qu'on vivrait si on l'abandonnait. N'était-il pas encore temps pour Jésus et ses disciples de s'enfuir et de retourner en Galilée où ils n'auraient pas été inquiétés ? Et quand la maladie nous tient, ne plus s'embarrasser de ces questions spirituelles qui, si elles nous garantissent un lien, nous emmènent dans des affres de réflexions, si peu propices à la paix du cœur. Ne vaudrait-il pas mieux tout bazarder ? En quoi Dieu m'est-il utile ? Basta !

Le diable, étymologiquement, *divise*. Si le doute est consubstantiel à la foi, le rôle du diviseur – son pouvoir – c'est de faire valoir la pertinence de l'abandon de Dieu. Il est donc moins un équivalent de Dieu, une sorte d'alter ego - comme certains le postulent, s'enfermant alors dans une vision manichéenne du monde- que l'interprète habile de cette part de nous qui hésite. Son herméneute,

remettant en cause le choix fait jusqu'ici. Nous divisant alors. Moins extérieur qu'intérieur. En fait il ne peut jouer son rôle que si nous nous retrouvons dans l'un de ces déserts de la vie où il demeure.

Le peuple dans le Sinaï ; Jésus après son baptême ; le même Jésus et ses disciples devant la croix à venir.

Et il n'a pas d'autre pouvoir que de nous susurrer le mal fondé de la foi.

Dans une certaine mesure, il n'est que le dommage collatéral de la relation homme-Dieu voulue par ce dernier : relation choisie, libre. Mais relation à rechoisir régulièrement... Il s'immisce dans cette interstice.

Et, à Gethsémané, c'est bien ce que fait Jésus : contrairement aux hébreux qui adressaient leur plainte à Moïse, Jésus, lui, ne cesse pas de s'adresser à Dieu. Malgré la peur, malgré la violence à venir, malgré ces circonstances de vie pour le moins mauvaises, il ne renonce pas à faire appel à Dieu. Il ne coupe pas le lien, il le nourrit, bien au contraire. Il réactualise le pari fait : « Dieu est là ; Dieu est avec moi ; Dieu existe ; je m'adresse à lui ». Il peut dès lors adhérer à ce qui lui arrive...

En cela Jésus est une vraie source d'inspiration. Et en cela il nous montre ce que signifie sans doute ce « ne nous conduis pas en tentation mais délivre-nous du mal » : n'est-il pas légitime de demander à Dieu de ne pas nous conduire, comme Jésus, à de tel carrefour mais qu'alors, si cela arrive, que nous ne cédions pas, comme lui encore le put, à la voix du mal ? Choix fatal, si cela devait arriver : solitude mortifère où plus rien n'a de sens. En effet, relié à Dieu, même la mort peut avoir un sens, celle du Christ en est une preuve. Oui ni le malheur ni la mort ne dise quelque chose de la présence ou de l'absence de Dieu !

« Veillez et priez pour ne pas tomber en tentation ... », disait Jésus à ses disciples : ils n'y ont pas réussi et les voici à la dérive, prêt au reniement, jusqu'à ce qu'ils retrouvent leur ami de l'autre côté de la résurrection.

« Veillez et priez pour ne pas tomber en tentation » ... Et si ce mot d'ordre était valable non seulement pour eux, à Gethsémané ; non seulement pour eux dans ce temps de carrefour que fut la mort de leur ami, mais aussi pour les hommes et les femmes de tous les temps : ce qui fait la différence, c'est bien cette relation directe avec Dieu qu'il s'agit de nourrir continuellement pour pouvoir compter sur ce lien –y croire assez, l'avoir expérimenté- quand, à

l'heure où, comme Jésus, nous sommes conduits en tentation, il nous faut adhérer aux circonstances de notre vie, sans douter de la présence de Dieu. « Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux »

« Oui veillons et prions pour ne pas tomber en tentation », c'est un peu notre part, notre responsabilité dans ce contexte de vie où les difficultés de la route sont aussi le lot des croyants. Là encore, par sa vie et par sa mort, Jésus ne nous a pas fait croire autre chose.

Alors, oui, pour des raisons œcuméniques, des raisons de bonnes relations entre chrétiens, dès Pâques prochain, nous dirons ensemble « Ne nous laisse pas entrer en tentation ». Vous l'avez compris, la formule n'est pas idéale pour rendre à la fois le texte de l'Évangile et son message, mais pourquoi pas, dans ces moments où nous prions de tout notre cœur cette prière, ne pas repenser à Celui qui nous l'a apprise et dont la vie en fut comme une explication, notamment ce moment à Gethsémané ? Rendu là et confronté à des circonstances de vie très dures, il a fait le choix de croire que, bel et bien, Dieu était là, continuant à lui parler directement et acceptant alors ces mêmes circonstances comme son chemin.

Oui, Gethsémané comme une clef de lecture de cette 6^{ème} demande et en point d'orgue à mon propos, je vous livre la traduction « augmentée » qu'en fait Daniel Marguerat dans son livre sur la prière :

« Et ne nous conduis pas dans des épreuves qui deviendraient tentation, mais arrache-nous à la puissance du Mal. (Car je veux le croire –malgré tout ce qui le dément- qu'à toi, et non pas à ceux qui se prétendent nos sauveurs, nos maîtres et nos idoles, à toi reviennent finalement l'autorité, la puissance et la splendeur, aujourd'hui, demain et après ma mort. Amen) »¹

¹ D Marguerat, *Et la prière sauvera le monde*, Cabédita, parole en liberté, Bière, p 52